

Cinquante-huit mille
152 heures

Dok-vingo D. Kolona

**Cinquante-huit mille
152 heures**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08485-5

*Elle est la nature exprimant
Les émotions et sentiments...
La chanson des saisons et temps
Et le flux du sang éclatant.*

À DAMARIS TANG-TANG

Ma grand-mère adorable

Quels mots, quels verbes et quels adjectifs pour te rendre
Mes humbles et mes infinitésimaux hommages
Tes paroles reflétaient le profond et tendre,
De ton grand cœur et ton langage tel un mage.

Et oui tes prières ! Oh tes profondes prières !
Tes multiples prières nuit et jour sur moi
Inondaient mon cœur et mon âme de lumière
Qui ôterait de mon chemin tout désarroi

Et oui tes actes ! Oh tes actes pleins de sagesse !
Oh tes actes de sagesse incommensurable
Enveloppaient tes chers d'une délicatesse
Donnant vie et joie à tous les cœurs misérables

Tu n'es plus mais tu es ;
Tu es partie mais tu n'es pas partie.

Jamais ton visage ;
Jamais ton sourire ;
Jamais tes paroles ;
Jamais tes actes
Ne s'évanouiront de mon existence.

Pour toujours tes prières
Pour toujours tes supplications
Pour toujours tes bénédictions
M'achemineront vers mon destin.

Tu n'es plus mais tu es ;
Tu es partie mais tu n'es pas partie.

LA FEUILLE BLANCHE

C'était une lumière immaculée et blanche
Qui sortait de cette première feuille blanche,
Allant et revenant, frappant mon âme blanche.

Tourmentée par les verbes du désir vif rouge,
Mon esprit délirait dans la nature rouge
Et à travers les nuages dans un ciel rouge.

Mais, mon corps se baignait dans la nature verte
Des feuilles des plantes et des herbes toutes vertes
Qui dansaient le rythme de la mélodie verte.

Après le blanc le rouge le vert, le champ bleu
Des étoiles, laissait tomber un éclair bleu
Sur la feuille blanche qui devenait la bleue.

Et le noir ne pouvant plus rester dans le noir,
Se précipitant, sortit sa tête et queue noires
De l'abysse où la lumière n'était que noire.

ILS SONT 150...

Ils sont un groupe : cent cinquante,
Et ils sont des vies différentes,
Ils sont des filles et des garçons
Ils viennent de tout horizon
Mais ils viennent de la savane
Et ils partent pour La Havane

Ils viennent du côté du Nord
Où les montagnes sont trésors
Ils viennent du côté du Sud
Des arbres en vie de plénitude
Ils viennent du côté de l'Est
Ils viennent du côté de l'Ouest

Et ils viennent des montagnes
Et ils viennent des campagnes
Ils sont descendants d'éleveurs
Et descendants d'agriculteurs
Ils viennent du désert, des sables
Ils viennent des fleuves ineffables

Ils sont un groupe : cent cinquante,
Et ils sont des vies différentes,
Ils sont des filles et des garçons
Ils viennent de tout horizon
Mais ils viennent de la savane
Et ils partent pour La Havane

LA TRISTE JOIE

Pendant que le gros oiseau décollait la piste
Pour les nuages chargés dans le ciel tout bleu,
Des jours de souffrance s'accrochèrent à la triste
Joie tel un tonnerre dans le ciel quand il pleut.

Quand il survolait les vagues de l'océan
Et qu'il traversait un ciel qui n'était le mien,
Le soleil réduisait ses derniers feux géants,
Apaisant toutes forces des vagues et les siens.

Comme mon corps s'éloignait déjà de ma terre,
Comme mes os, ma tête et ma peau salubre
Allaient se mouvoir dans un champ mélancolique ;

Mon âme alors traversa un forêt d'épines
De *Pyracantha*¹ et mon esprit famélique
Par la nostalgie prit je ne sais quelle mine.

1. Arbuste connu sous le nom de buisson ardent pour ses branches très épineuses.

NOUS RETOURNERONS À L'ARBRE NATAL

La cloche de notre destin vient de sonner
Et nous partons pour une terre abandonnée
Aux vagues impétueux de l'océan atlantique
Où nos ancêtres laissèrent des chants antiques

Cette terre des Antilles est des frères et sœurs ;
Celle des pères et mères noirs des corps et cœurs ;
Et celle des chants des masques ancestraux des Noirs
Et celle du sang des fleuves noirs de l'espoir

Sur cette terre, nous renoncerons à tout,
Nous lierons le destin dans l'océan doux ;
De nos ongles, nous déchirerons l'épiderme
Qui couvrait le corps jusqu'à toucher l'hypoderme

Nous quitterons nos corps mortels des sierras
Pour l'ombre du grand arbre natal qui fera
Appel aux initiés de l'ensemencement
Pour nous répandre la joie fraternellement.

À ELIZABETH GONZÁLEZ ORTEGA

Ma prof de Pédiatrie

Qu'as-tu te peiner comme une mère au foyer
Avec ces étudiants qui ne t'ont rien payé ?
Qu'as-tu d'offrir ton amour et ton affection
Tels aux fruits des entrailles sans condition ?
Qu'as-tu de donner l'attention telle une mère
Aux étudiants qui te rendent le goût amer ?

Tu te penchais sur moi et avec ton regard
Plein de tendresse et grâce, tu me montrais l'art
De remplir le dossier clinique des patients
Et d'examiner ces nourrissons inconscients

Alors... !

Ne devrais-je pas t'appeler aussi maman ?
Devrais-je réserver cela qu'à seulement
La seule et unique qui m'a donnée naissance ?
Non ! Je t'appellerai avec beaucoup d'aisance
Même si cela m'était un péché horrible,
Et même si ce péché m'était si terrible,
Je ne m'en priverai pas ni pour un instant ;
Je ne t'en priverai pour ton regard content.

JE SUIS ÉTRANGER MAIS JE NE SUIS PAS ÉTRANGER

Je suis étranger, je ne suis pas étranger
Pourtant je le suis à ces rues et avenues
Je le suis à ces hommes et ces femmes venus
Comme moi des différents pays étrangers.

Je ne suis pas étranger, je suis étranger
Pourtant je ne le suis à ces frères de sang
Je ne le suis à ces femmes et ces hommes décents
Qui ne voulaient pas voir en moi un étranger.

Je suis étranger, je ne suis pas étranger
Pourtant je le suis aux klaxons de ces voitures
Je le suis à cette ville et à sa nature.

Je ne suis pas étranger, je suis étranger
Je ne le suis pas à ce peuple et son histoire
Je ne le suis pas à cette nation de gloire.